Pour une réception politique de Roland Barthes en Europe de l'Est

Alexandru MATEI

Universitatea Transilvania din Brașov
Transylvania University of Brasov
Personal e-mail: alexandru.matei@unitbv.ro

For a Political Reception of Roland Barthes in Eastern Europe

Abstract: In this article, we state that research on Roland Barthes is generally divided into two branches. On one hand, there are studies devoted to unearth how Barthes responds to contradictions opposing his projects, his ideas about literature and modernity and how literature and language really function in his contemporary social world. On the other hand, researchers try to follow the dialectics of his own work as embedded in the history of the 20th century and in different national or regional readings. We consider that the second approach has to be developed furthermore, mainly from the vantage point of East European researchers who are now able to reconsider Barthes' entire work in the light of their own historical and intellectual experience and to revisit its political dimension[1].
Keywords: Roland Barthes, Barthesian Studies, Eastern Europe, dialectics, literature and politics.

Citation suggestion: Matei, Alexandru. "Pour une réception politique de Roland Barthes en Europe de l'Est". *Transilvania*, no. 3 (2021): 1-6.
https://doi.org/10.51391/trva.2021.04.01.

L'œuvre de Roland Barthes est aujourd'hui un objet d'étude à l'échelle mondiale : de ce point de vue, son corpus fait partie de la *French Theory* dont le legs en termes de discours critique ne cesse pas d'intéresser, de défier le monde intellectuel[2]. A travers ses nombreuses facettes et par ses valences plurielles, visibles surtout dans son évolution anthume dans les années 1970 et dans ses ajouts posthumes, l'œuvre de Roland Barthes dépasse les frontières de la *French Theory* et devient immédiatement contemporaine d'un ensemble de directions de recherche dont on devrait tout d'abord nommer les *Affect Studies*, mais aussi, de plus en plus, une « pensée écologique » que Barthes n'a sans doute pas saisie en tant que telle, mais dont il a eu l'intuition au niveau de son écriture, du *logos* de l'éco-logie.

A la différence de Derrida ou de Foucault, Barthes n'est pas un théoricien à part entière. Ce qui explique le dilettantisme de Barthes du point de vue épistémologique, c'est sans doute la tension permanente entre le plaisir d'écrire et la volonté de savoir. « Avec les choses intellectuelles, nous faisons à la fois de la théorie, du combat critique et du plaisir ; nous soumettons les objets de savoir et de dissertation – comme dans tout art – non plus à une instance de vérité, mais à une pensée *des effets*. », écrivait-il dans *Roland Barthes par Roland Barthes*.[3] Cette instabilité discursive empêche non seulement son intégration dans des corpus reconnus – si Barthes fait partie de la *French Theory*, il le doit plutôt à un air de famille discursif, à une convergence chronologique, et non à un projet théorique conséquent – mais également une filiation conséquente. François Noudelmann avait raison d'écrire déjà en 2001 : « Le qualificatif 'barthésien' ne renvoie d'ailleurs pas à un courant ni à une filiation, comme peuvent le signaler les termes 'sartrien' ou 'lacanien' »[4]. Etre « barthésien » sans reste est impossible en dehors d'une pratique

mimétique, c'est-à-dire d'une *écriture à la Barthes*. Car être barthésien, ce n'est pas déconstruire les signifiants métaphysiques ou refaire la généalogie du pouvoir, ce n'est pas poursuivre un projet intellectuel dans lequel l'écriture elle-même arrive *après* l'idée, c'est être, tout d'abord, écrivain : « la pratique littéraire n'est pas une pratique d'expression, d'expressivité, de reflet, mais une pratique d'imitation, de copie infinie »[5]. Le paradoxe du barthésien réside précisément dans sa fidélité à une dynamique de décentrement où le sujet (le « corps qui écrit ») et l'Histoire ou bien le social qu'il habite se donnent toujours le change.

Ceci dit, il faut reconnaître que cette dynamique est elle-même limitée par la vie de Barthes : le milieu du XXe siècle, la France, sont la limite en quelque sorte extérieure de son œuvre, alors que sa sensibilité et ses héritages en sont les limites intérieures. Une telle œuvre demande – au moins vu l'état présent des recherches sur le rapport entre l'œuvre de Barthes et les sciences humaines – deux grands types d'approches. D'une part, il s'agit d'étudier des contradictions que Barthes relève sans cesse au cours de son écriture, entre une littérature et un monde idéaux, vers lesquels il tend, et ce que la littérature telle qu'elle existe, et le monde qui l'entoure, lui renvoient. Ce sont des contradictions qu'il commence d'écrire dès les années 1940, avec « l'homme existentialiste » écartelé entre essence et existence[6], et qui s'égrènent jusqu'à la « préparation du roman » qui ne se réalise jamais, échouant toujours entre la liberté utopique et les contraintes constitutives de la littérature. L'étude de ces contradictions à l'œuvre, chez Barthes, ouvre la voie à la pensée dialectique. La dialectique de la pensée de Barthes est sans synthèse. Elle est en fin de compte plutôt camusienne que hégélienne, car le terme ultime, l'Aufhebung, en est toujours décalé : c'est une utopie, l'Utopie, l'écriture qui s'émancipe de la langue et du style, dans les années 1950, et puis, de plus en plus, le Neutre qui « déjoue le paradigme », la figure du « non-vouloir-saisir »[7], le Wou Wei[8].

D'autre part, l'œuvre de Roland Barthes est elle-même dialectique selon l'histoire. Elle y évolue, elle y devient, et juste avant la mort de Barthes elle semble s'ouvrir vers quelque chose de différent, ce dont Barthes nous a laissé quelques bribes d'écriture et quelques proje(c)t(ion)s réunis essentiellement dans la *Vita nova*, en passe de devenir l'un des textes/syntagmes les plus étudiés dans l'ensemble de son œuvre[9]. Roland Barthes n'a jamais tout à fait refusé l'histoire, même s'il s'en est tenu sur la touche, dans les marges, mais jamais très loin : idéologies, passions révolutionnaires, il s'y est essayé en ce que toute son écriture procède d'un pathos à la fois vécu et pensé, qui le fait vivre et qui engendre à la fois la distance réflexive dont il a besoin en tant qu'intellectuel : « la fonction de l'intellectuel est de critiquer le langage bourgeois sous le règne même de la bourgeoisie; il doit être à la fois un analyste et un utopiste, figurer en même temps les difficultés et les désirs fous du monde; il veut être un contemporain historique et philosophique du présent: que vaudrait et que deviendrait une société qui renoncerait à se distancer? [10]» Il a toujours cherché, dans chacune des pièces où il est entré – existentialisme et marxisme, structuralisme, littérature – la porte par laquelle il pourrait sortir une fois étouffé/saturé par chacun de ces espaces. Pas de liberté sans contrainte, semble dire toute son œuvre, et pas de contrainte non plus sans la liberté qui permet d'en sortir, d'y dévier, de prendre des détours.

Il semble que, afin d'étudier l'œuvre de Barthes, il soit très difficile de ne pas choisir l'une ou l'autre de ces deux approches, et peut-être de les combiner. Mais il est tout aussi évident que la plupart des dernières études qui la prennent pour cible penchent vers la première approche, vers la dialectique inhérente à la pensée et à la vie de Barthes, subtile, difficile à saisir et jamais tout à fait discernable, et qui permet de ne pas tenir toujours compte de toutes les transformations apportées par les pérégrinations de Barthes à travers le monde, par les traductions et par les différentes réceptions de son œuvre en Amérique, du Nord et du Sud, en Asie, en Afrique ou bien en Europe de l'Est.

Force nous est toutefois de dire que étudier l'œuvre de Barthes, c'est donc repenser et revivre toutes les affres des contradictions qui définissent la modernité occidentale, essayer de loger la réunion des affects et des intelligibles qui l'ont tissée et reprendre ses enjeux, notamment en lien avec la Guerre froide et avec l'histoire de la France, un espace dominé par une intelligentsia révolutionnaire et par un régime souverainiste à l'époque du général de Gaulle qui faisait figure d'exception au milieu du bloc « démocratique » soumis, après 1948, aux processus socio-économiques enclenchés par le plan Marshall.

La réception de Roland Barthes dans les pays de l'Est de l'Europe a dû rapidement choisir entre ces deux approches : la dialectique intérieure de l'œuvre de Barthes a pris ainsi le pas sur la dialectique de son œuvre dans l'histoire, du fait que la première pouvait être plus facilement intégrée à un récit apolitique et soluble dans celui de la critique littéraire qui y avait la faveur des autorités politiques. C'est un biais majeur et, à la longue, décisif, qui fait notamment en sorte que le début et la fin de l'histoire pendant laquelle l'œuvre de Barthes s'est écrite, en France, y soient occultés. Si les années 1960 voient une sorte de convergence de l'histoire européenne – le Dégel –, les années 1950 et la fin des années 1970 mettent des obstacles entre l'Ouest et l'Est de l'Europe, et aujourd'hui on devrait peut-être, en tant qu'intellectuels de l'Europe de l'Est, les identifier et les lever.

Dans les années 1950, Roland Barthes, quoiqu'en train de s'affirmer comme un intellectuel de gauche, est mal reçu dans les pays de l'Est pour une raison simple : il ne respecte pas le partage que la politique culturelle de

l'Europe de l'Est opérait entre le domaine de la langue – et, par dérivation, de l'analyse linguistique – et le domaine des « sciences sociales », idéologique[11]. Ce partage est issu d'une décision de Staline qui considère la langue « objective », car naturelle, et récupère la linguistique du côté des sciences exactes, comme la géométrie, objectives, trans-idéologiques. Alors que les sciences humaines étaient arrimées à la censure idéologique, car appartenant à la « superstructure »[12], les recherches en linguistique ont pu se poursuivre sans se heurter aux obstacles qui freinaient le développement d'autres sciences humaines. Or, vu depuis la perspective d'un tel partage, Barthes est un gauchiste hérétique. Car c'est précisément la question du sens qui l'intéresse alors qu'il troque, dans le combat intellectuel qu'il mène, durant les années 1950, les armes de la dialectique hégélienne pour les outils plus subtils de la linguistique structurale. *Le Degré zéro de l'écriture*, *Michelet*, et à plus forte raison les *Mythologies* ne pouvaient pas être traduits tel quels en Europe de l'Est, car Barthes s'y refuse de séparer littérature et langue d'une part, société et politique de l'autre. Ce n'est qu'à partir d'une querelle intérieure à l'institution littéraire, entre la critique littéraire universitaire et la « nouvelle critique », au début des années 1960, que Barthes pouvait désormais faire son entrée à l'Est.

A l'autre bout de son œuvre, la réception piétine de nouveau. Tout le long des années 1960, un second Barthes, critique et théoricien littéraire, impose la présence de son écriture à l'Est, et à travers son écriture s'impose, plus ou moins contre son gré, un type d'approche littéraire qui n'entame rien au partage stalinien fondateur : en dépit de tout ce qui sépare *S/Z* du *Plaisir du texte*, les deux ouvrages peuvent passer en Europe de l'Est en tant qu'œuvres de critique et théorie littéraires. C'est le Barthes de l'Est : auteur de *Sur Racine*, protagoniste de la querelle entre les « Anciens » positivistes et les « Modernes » subtils rhétoriqueurs et fins esthètes, auteur de la *Mort de l'auteur*, des *Eléments de sémiologie*, de *S/Z*, voire même du *Plaisir du texte*, en passant par l'*Empire des signes*, mais avec l'essai sur le Japon, la situation se complique encore une fois. Puisque le partage Orient – Occident qu'il opère en traverse un autre, celui entre le capitalisme et le communisme, qui fonde toute la Weltanschauung politique occidental, pour laquelle il ne saurait pas exister une homogénéité de l'espace peuplé des Soviétiques et des Américains, par exemple. Mais ce qui rend cet ouvrage moins intéressant à l'Est est peut-être le fait qu'il quitte le territoire du littéraire. Ce sera le cas de tous les textes qui suivent *Le Plaisir du texte*.

La dernière décade de la vie de Barthes transforme encore une fois son rapport à la littérature et au monde. Il se départit de la « science » et, en quelque sorte à l'instar du « dernier Foucault », esthétise[13] et individualise sa manière de rendre compte des objets d'intérêt qu'il se choisit : textes littéraires, certes, mais aussi musique, objets « visuels », et peut-être par-dessus tout l'être aimé – sa mère qui s'en va en 1977 et dont la disparition amène un moment aigu de singularisation qui est en passe d'interrompre non seulement sa vie, mais son écriture même. Or ce dernier Barthes, auteur d'écrits autobiographiques, de journaux intimes, critique d'art plutôt que critique littéraire et professeur au Collège de France à la chaire de sémiologie littéraire mais discourant dans la foulée de Gide et la Lao-Tseu, lecteur de haïkus et de philosophie orientale, attire de moins en moins l'attention dans une Europe de l'Est qui prépare sa seconde « révolution », une Europe écartelée à la fin des années 1970 entre un imaginaire consumériste, au plus fort de son propre rêve américain, et le quotidien maussade d'un discours officiel machinal et d'une réalité économique et sociale sans lendemains. Le décalage est ici évident, entre un essayiste qui fuit la grégarité – c'est le moment où Barthes se pose brièvement le problème du contemporain[14] repris plus tard par Agamben[15] – et un champ intellectuel animé par les lueurs de plus en plus évidentes d'un ample renversement systémique, la fin des régimes socialistes. Barthes a raison de remarquer, à cette époque, une tendance vers la grégarité : « Les marginaux se multiplient, se rassemblent, deviennent des troupeaux, petits, certes, mais des troupeaux quand même. [16]» C'est peut-être une source de malentendus qui ont pu être heureusement évités à l'époque, grâce à la censure, mais qui, dans les années 1990, ont pu contribuer à un refroidissement entre les intellectuels est-européens et Barthes. Car parmi ses « marginaux » il y avait sans doute les dissidents de l'Europe de l'Est : des marginaux devenus, dans les années 1990, des troupeaux. En même temps, Barthes soutient « la contestation par le retrait[17] », un choix qui aurait de quoi scandaliser les mêmes intellectuels, trop longtemps laissés sans voix publique ou condamnés à écrire pour un marché « en samizdat ». Cette mésentente se laisse entrevoir dans l'entretien qui engage Barthes et son vieil ami, Maurice Nadeau, en 1974 : alors que Barthes soutient la « division du sujet » entre un engagement strictement contemporain et un autre, sur la longue durée, « animée d'une sorte de dynamique progressiste de libération[18] », Nadeau lui rétorque avec l'exemple de Soljenitsyne, où « l'engagement dans l'écriture peut coïncider avec un engagement politique[19] ». Car la division dont parle Barthes est effectivement très loin d'être universalisable, à moins de considérer une société de type démocratique comme modèle universel de société, ce qui est encore aujourd'hui, et l'était à plus forte raison alors, une illusion.

Au même moment où Barthes se demandait « comment vivre ensemble », depuis la posture d'un intellectuel incapable de résoudre les contradictions de plus en plus nombreuses et subtiles des sociétés occidentales, les intellectuels de l'Est entraient de plus en plus

nombreux dans un ethos différent, certes grégaire, qu'ils appelaient parfois, avec un terme emprunté des débats états-uniens, post-moderne. Et ils avaient raison de débattre au nom du post-moderne, car l'histoire appelée de leurs vœux devait accoucher, du moins au niveau de son imaginaire, d'une Amérique baudrillardienne[20] dans chacun de leurs pays.

Cette double amputation dans la réception de l'œuvre de Barthes dans l'Europe de l'Est a eu des effets durables sur la réception de son œuvre dans cette partie du monde. Le côté « gauche hérétique » de Barthes a pu être récupéré facilement : les *Mythologies* ont pu devenir un titre de chevet dans la bibliographie des facultés de « communication » poussées comme des champignons après 1989, alors que *Le Degré zéro de l'écriture* contribue encore à (re)faire l'histoire de la modernité, voire de la post-modernité littéraire occidentale. C'est l'autre extrémité de son œuvre qui a posé problème, car depuis 1989 la recherche littéraire en Europe de l'Est a subi de plein fouet toutes sortes de réformes, tout en ayant recours, de plus en plus, à une bibliographie critique en anglais, alors que l'œuvre posthume de Barthes reste suspendue entre une dimension politique à basse résonance pour Europe de l'Est (notamment le rapport de Barthes avec la Chine[21]) et une dimension éthique traduisible en termes de « responsabilité de la forme » qui revient sur un questionnement formaliste peu attractif pour une recherche littéraire qui se fait postcoloniale et quantitative.

Quoiqu'il en soit, un autre phénomène pourrait rasséréner les intellectuels de l'Est que nous sommes : la globalisation de la recherche littéraire. L'intensification des échanges académiques – *pace* coronavirus ! – font en sorte qu'il ne faut plus guère passer par la médiation d'une certaine réception nationale pour découvrir Barthes. C'est une découverte qu'on peut faire soit en France, soit aux Etats-Unis soit encore n'importe où sans aucun besoin de confrontation à la tradition « humaniste » (critique) d'un pays ou d'un autre. D'une part, cela explique pourquoi l'attention portée aujourd'hui sur le dernier Barthes n'est pas l'apanage de la critique anglo-saxonne – qui semble s'en préoccuper le plus aujourd'hui, avec évidemment la critique française d'un Barthes situé au point de jointure de l'essayiste, de l'écrivain et du penseur. D'autre part, cette convergence d'un champ universitaire mondialisé autour de l'œuvre de Barthes arrive plus vite à actualiser les lectures de Barthes au sein des approches critiques contemporaines. Etudier Barthes, aujourd'hui, en Roumanie, dépend à vrai dire peu de la réception roumaine, contemporaine de ou postérieure à la vie de Barthes, et malheureusement tout aussi peu des traductions en roumain de son œuvre.

Le petit dossier que nous proposons ici rend compte, plus ou moins fidèlement, des deux approches principales de la l'œuvre de Barthes, mais aussi de la globalisation de la recherche sui porte sur son œuvre. Il est le résultat d'une troisième série d'interventions ayant eu lieu sous l'égide d'un colloque international qui a eu lieu à Bucarest en 2015 : « Roland Barthes. Usages, détournements et mythologies en Europe de l'Est, avant et après 1989 », et dont les deux premières séries ont paru en en Belgique et France, en 2016 et 2017[22]. Ce fut l'année du centenaire Barthes, et notre colloque n'a été qu'un maillon dans une chaine que le lecteur peut suivre ici : https://www.roland-barthes.org/centenaire.html. A regarder les titres des articles parus lors des deux livraisons parues en France et en Belgique, le lecteur se sera facilement rendu compte du peu d'importance qu'a encore cette œuvre de Barthes qui a pu circuler dans les pays de l'Est avant 1989 – son œuvre « structuraliste » - mais il aura également remarqué que, en dépit de la politisation vertigineuse des études littéraires dans cette région après 1989, alors que les anciens dissidents y sont devenus des figures centrales des champs intellectuels nationaux, peu d'interventions venues de la part de chercheurs de l'Est engagent une réflexion politique sur cette œuvre.

Un second colloque, plus restreint, a voulu rendre honneur à la mémoire de Barthes en Europe de l'Est : « Roland Barthes à l'Est : Lectures contemporaines et réception de ses idées en Europe de l'Est ». Il a eu lieu à Minsk et les participants sont tous venus du territoire de l'ancienne URSS. C'est aussi lors de ce second colloque qu'a eu lieu la seule intervention dont le titre contient le vocable « politique ». A vrai dire, ce texte lui-même est issu en partie du contact, très partiel, que j'ai eu avec cette intervention. Elle est devenue par la suite un article que Vladzislav Ivanov a publié en biélorusse[23], et dont la portée semble, à en juger d'après le résumé en anglais et du peu de sens que fait la traduction du texte par des traducteurs en ligne, aller dans la direction d'une actualisation de certains écrits barthésiens dans le cadre de la politique du genre et de la politique du discours. Il nous semble en effet que c'est une telle approche que l'œuvre de Barthes, et notamment celle du « premier » et du « dernier » Barthes[24], réclamerait aujourd'hui, notamment en Europe de l'Est. Et c'est en partie ce que ce petit dossier ambitionne.

Nous allons y retrouver en guise d'ouverture un texte de Serge Zenkine. Dans « Mythologies, soixante ans après », le chercheur russe fait une lecture actualisante des *Mythologies,* dont le propos essentiel est peut-être celui de nous rendre à l'évidence d'une pensée qui cherche une sorte de « degré zéro de l'objet », des objets pour ainsi dire objectifs, purs, non mythifiés. A la suite de cet article, on est en droit de se demander si l'œuvre de Barthes ne pourrait être relue selon un discours du type « ontologie orientée objet », en vogue aujourd'hui entre autres grâce à l'engagement du côté des objets et des milieux *avec* lesquels nous menons nos vies. Si le texte de Zenkine relève d'une approche de la dialectique de cet ouvrage de Barthes et de son influence sur des

avatars contemporains auxquels d'autres se sont essayés dans les pas de Barthes, l'analyse serrée que Despina Jderu fait dans son « 'Jamais plus'. Le *Journal de deuil* ou comment écrire la mort » nous montre en revanche les affres de la dialectique du deuil dans l'un des textes du dernier Barthes les plus commentés ce dernier temps : son *Journal de deuil*, écrit en 1977 et paru en 2009. Despina Jderu insiste sur l'importance de ce texte dans l'ensemble de l'œuvre barthésienne en tant que nouveau départ vers une autre œuvre, jamais achevée, la *Vita nova*. On ne manquera pas de remarquer l'intérêt que ce texte devrait susciter auprès des chercheurs contemporains par rapport aux *Trauma Studies*. Devant le trauma, la littérature dévoile une transitivité à la fois inégalable et limitée. Elle est capable de dire, elle « littérature » (du verbe « littératurer », nous attire l'attention l'auteure de l'article) le chagrin, la douleur inexprimable, mais elle ne peut pas l'épuiser. Elle rend visible le punctum seulement sur fond de studium, on pourrait dire en lisant le texte qui suit, « Barthes avec Derrida : vers un après-punctum social et écologique » de Eliza Dana Coroamă. L'auteure reprend la question de l'écriture du deuil chez Barthes à travers une lecture de *La Chambre claire*, dans l'intention de montrer à son tour que ce à cet ouvrage vise est la transcription d'une singularité, celle du chagrin ressenti individuellement et singulièrement, à la différence du deuil dont les significations se laissent assujettir par la théorie. Eliza Coroamă va plus loin et, en s'appuyant sur une bibliographie derridienne, montre que l'écriture de la mort de l'autre (que l'on aime) révèle, au-delà de l'intensité de la singularité affective, au-delà de la réalité longtemps socialement codifiée des affects, la solidarité dans la finitude des humains et des animaux. A travers Jacques Derrida, Eliza Coroamă fait monter la question du vécu du « vivre ensemble » à la hauteur d'un questionnement écologique. Yavor Petkov écrit un texte encore une fois actualisant, où il s'agit de la « littérature migrante » québécoise, plus précisément de deux romans publiés au Québéc par deux écrivaines bulgares, Aline Apostolska et Sonia Anguelova. L'auteur des « *Mythologies* comme un outil d'exploration de la littérature migrante **»** entreprend l'analyse des leurs romans dans une perspective politique inspirée par l'idée du « mythe » barthésien, à la lumière d'une lecture des *Mythologies* qui y puise l'outillage critique nécessaire pour une approche politique de ce type de littérature. Notre dossier se clôt avec un texte plus personnel signé par l'une des deux traductrices en roumain d'une anthologie Barthes parue en 1987 – « Romanul scriiturii », « Le Roman de l'écriture » - et qui passe en revue les raisons de la fascination que l'écriture de Barthes a pu exercer en Roumanie dans les dernières décades de régime socialiste.

Volens nolens, ce dossier Barthes est, si nous ne nous abusons pas, le premier regroupement de textes critiques consacrés à son œuvre paru en Roumanie depuis 1991. Trente ans après, elle nous semble peut-être trop *Frenchie*, trop peu politique pour les uns ou encore trop politique pour d'autres pour qu'on y revienne en bloc. Tant mieux : son influence restera souterraine et, en tant que telle, plus durable.

Notes:

1. Cet article paraît dans le dossier *Roland Barthes en Europe de L'Est : Dialectiques*, coordonné par Ana Delia Rogobete et Alexandru Matei. Les articles de ce dossier sont issus du colloque « Roland Barthes. Usages, détournements et mythologies en Europe de l'Est, avant et après 1989 » qui a eu lieu les 26 et 27 mars 2015 à Bucarest, au CEREFREA, sous la coordination et Ana Delia Rogobete et de Alexandru Matei, et dans l'organisation du CEREFREA, dont les responsables ont été et sont encore Simona Necula et Larisa Luică. Tous ces articles ont été relus et paraissent aujourd'hui dans un dossier coordonné par Ana Delia Rogobete (Université Johns Hopkins, Baltimore) et Alexandru Matei (Université « Transilvania », Brasov). Les articles de *Roland Barthes en Europe de L'Est : Dialectiques* : Alexandru Matei, « Pour une réception politique de Roland Barthes en Europe de l'Est », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Serge Zenkine, « *Mythologies*, soixante ans apres », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Despina Jderu, « Jamais plus. Le *Journal de deuil* ou comment écrire la mort », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Eliza Dana Coroamă, « Barthes avec Derrida, ou vers un après-*punctum* social et écologique ». *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Yavor Petkov, « Les Mythologies comme un outil d'exploration de la littérature migrante », *Transilvania*, no. 4 (2020) ; Deliana Vasiliu, « Traduire Barthes - regards nostalgiques et ambivalents », *Transilvania*, no. 4 (2020).
2. On notera, pour 2020, et en anglais: Knight, Diana, *Interdisciplinary Barthes* (Proceedings of the British Academy, Oxford: Oxford University Press, 2020); Sunil Manghani, « Neutral Life/Late Barthes », *Theory, Culture & Society* 37, no. 4 (2020). En 2021 paraîtra aussi l'ouvrage de Andrew Stafford, *Roland Barthes and the Political: Dialectics of Historiography, Politics and Self* (London: Anthem Press, 2021).
3. Roland Barthes, *Œuvres complètes IV* (Paris : Seuil, 2003), 663.
4. François Noudelmann, « Roland Barthes : de la main gauche », *Rue Descartes*, no. 34 (Roland Barthes après Roland Barthes) (2001).
5. Barthes, *Œuvres IV*, 549.

6. Dans la correspondance entre Barthes et son ami Robert David, en 1946 : « Il a fallu la pureté d'essence d'un David pour que je comprenne la primauté de l'existence, et que je la respecte et l'aime profondément chez lui ». Barthes, Roland, « Lettre ». Correspondance avec Robert David, 1944-1948. Dépôt complémentaire. Dossier I (1945). *Fonds Barthes*, BNF.
7. Barthes, *Œuvres V*, 287.
8. Barthes, Roland, *La Préparation du roman. Cours au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)* (Paris: Seuil, 2015), 292.
9. Eric Marty, « Présentation », dans Barthes, *Œuvres V*, p. 20-22. Ce projet est, en premier lieu, le sujet du cours de Carlo Ossola au Collège de France, *Vita Nova, de Dante à Roland Barthes* (janvier-juin 2020). Il faut également compter avec les recherches de Diana Knight, dont notamment son article de 2015 « What Turns the Writer into a Great Writer? The Conversion Narrative of Barthes's *Vita nova* », *L'Esprit Créateur*, Vol. 55, No. 4 (Winter 2015), 165-180.
10. Barthes, *Œuvres IV*, 572.
11. Adriana Stan, *Bastionul lingvistic. O istorie comparată a structuralismului în România* (Bucuresti : Editura Muzeul Literaturii Romane, 2017), 40-49.
12. Pour une analyse de près des textes de Staline, voir Ekaerina Velmezova, « L'intervention de Staline dans la linguistique soviétique vue par Alexandre Soljénitsyne : entre usages socio-politiques et littéraires des savoirs sur le langage et les langues », *Dossiers d'HEL*, SHESL (2014) https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01115676/document.
13. Fabien Nègre, « L'esthétique de l'existence dans le dernier Foucault », *Raison présente*, no. 118 (1996) : 47-71.
14. Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)* (Paris : Seuil/IMEC, 2002), 36.
15. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le conternporain?* (Paris : Rivages, 2008), 8.
16. Barthes, *Oeuvres* V, 943.
17. Ibid.
18. Barthes, *Oeuvres* IV, 557.
19. Ibid.
20. Jean Baudrillard, *L'Amérique* (Paris : Grasset, 1986).
21. Roland Barthes, *Carnets du voyage en Chine* (Paris : Christian Bourgois/IMEC, 2009).
22. Claude Coste et Noghrehchi, Hessam, « Dossier Barthes », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 94, fasc. 3 (2016) ; Alexandru Matei, « Roland Barthes à l'Est : moralités de l'Histoire », *Littérature* 186, no. 2 (2017).
23. Уладзіслаў Іваноў, *РАЛЯН БАРТ ЯК МЫСЬЛЯР ПАЛІТЫЧНАГА* [Barthes as political thinker] *Topos* no. 1-2 (2019) : 209.
24. Pour le « dernier » Barthes, voir l'article classique de Tzvetan Todorov, « Le dernier Barthes », *Poétique* no. 47 (1981) : 323-327.

Bibliography :

Agamben, Giorgio. *Qu'est-ce que le conternporain?*. Paris: Rivages, 2008.
Barthes, Roland, *La Préparation du roman. Cours au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*. Paris: Seuil, 2015.
Barthes, Roland. "Correspondance avec Robert David, 1944-1948." Dépôt complémentaire. Dossier I (1945).
Barthes, Roland. *Carnets du voyage en Chine*. Paris: Christian Bourgois/IMEC, 2009.
Barthes, Roland. *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*. Paris: Seuil/IMEC, 2002.
Barthes, Roland. *Œuvres complètes I-V*. Paris: Seuil, 2002.
Baudrillard, Jean. *L'Amérique*. Paris: Grasset, 1986.
Coste, Claude, and Hessam Noghrehchi. "Dossier Barthes." *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 94, fasc. 3 (2016).
Ivanov, Vladzislav. "РАЛЯН БАРТ ЯК МЫСЬЛЯР ПАЛІТЫЧНАГА" ["Barthes as Political Thinker"]. *Topos*, no. 1-2 (2019).
Knight, Diana, *Interdisciplinary Barthes*. Oxford: Oxford University Press, 2020.
Manghani, Sunil. "Neutral Life/Late Barthes." *Theory, Culture & Society* 37, no. 4 (2020).
Matei, Alexandru. "Roland Barthes à l'Est : moralités de l'Histoire." *Littérature* 186, no. 2 (2017).
Nègre, Fabien. "L'esthétique de l'existence dans le dernier Foucault." *Raison présente*, no. 118 (1996): 47-71.
Noudelmann, François. "Roland Barthes: de la main gauche." *Rue Descartes*, no. 34 (2001).
Stan, Adriana. *Bastionul lingvistic. O istorie comparată a structuralismului în România* [The Linguistic Bastion. A Comparative History of Structuralism in Romania]. Bucharest: Editura Muzeul Literaturii Române, 2017).
Todorov, Tzvetan. "Le dernier Barthes." *Poétique*, no. 47 (1981): 323-327.
Velmezova, Ekaerina. "L'intervention de Staline dans la linguistique soviétique vue par Alexandre Soljénitsyne: entre usages socio-politiques et littéraires des savoirs sur le langage et les langues." *Dossiers d'HEL*, SHESL (2014).
Іваноў, Уладзіслаў. "РАЛЯН БАРТ ЯК МЫСЬЛЯР ПАЛІТЫЧНАГА" [Barthes as Political Thinker]. *Topos* no. 1-2 (2019): 209.